

Jacques

Finies les angoisses , la crainte du regard de ses frères aux réunions de famille. Jacques avait décroché un contrat dans une compagnie de théâtre. Les moqueries cesseraient enfin. Certes il n'était ni médecin ni avocat, ni chimiste comme son aîné Georges, ni professeur de philosophie à la Sorbonne comme Julien, mais il avait un emploi. Son emploi, il s'était battu pour l'obtenir. Bien que peu travailleur, il avait réussi. Une bouffée de fraîcheur le saisissait en cette après-midi de septembre. Le soleil de fin d'été tardait à disparaître. Le temps était encore au beau, un vent tiède traversait ses poumons il souriait, béat.

De temps en temps il jetait un coup d'œil sur les promeneurs de la coulée verte. Il se demandait si ces passants jouissaient d'un quelconque bonheur comparable au sien au même instant et si dans le cas contraire ils l'enviaient. Il tua ses pensées en se disant que finalement il n'était peut-être pas l'objet de l'attention de tous ces Parisiens certainement occupés à autre chose : penser à la liste des courses de la semaine... aller ou non à ce séminaire ennuyeux pour se faire bien voir... accorder sa confiance au nouveau voisin... Oui, de nombreux sujets traînaient dans les esprits des promeneurs. Jacques se persuada qu'il n'y avait personne pour l'observer le long de la coulée verte. Personne ne remarquait son extase. Personne ne le jalousait. Cette idée l'attrista. Ce bonheur qu'il ressentait si pleinement depuis la sortie du théâtre s'évanouit subitement. Il baissa alors la tête qu'il tenait trop haute depuis une heure et s'efforça de penser qu'il était dans une situation relativement plaisante, qu'il était en droit d'être heureux, que cette journée était l'une des plus satisfaisante des trois ans passés. Tant de soucis étaient derrière lui maintenant. Il avait décroché un contrat.

Jacques avait réussi l'audition, son interprétation brillante de Trépliev avait conquis le metteur en scène de la compagnie. Un CDI en poche, il avait toutes les raisons du monde de se réjouir. Son premier contrat, la signature qui lui permettait d'oublier la misère. De belles images défilaient dans sa tête. Un étrange sentiment commençait cependant à saisir Jacques. Cette joie certaine qu'il éprouvait ne l'égayait pas réellement. Il contemplait la joie d'une personne habitant son corps avec une profonde indifférence . Il prit même peur en réalisant que son premier état, celui de béatitude égoïste, aurait pu durer longtemps si les promeneurs avaient jaloué du regard son bonheur trop visible. Il se considéra alors comme un homme mauvais qui ne peut pleinement jouir de la vie que si ceux qui l'entourent souffrent de jalousie envers lui. Ces sentiments étaient absolument nouveaux. Jacques glissa sa main gauche dans son veston, empoigna son paquet de cigarettes et se jura de ne plus avoir de si sottes idées.

La vie de Jacques changeait. Chaque matin son réveil sonnait de bonne heure. La première semaine il se levait avec entrain dans son modeste studio du onzième arrondissement. Il sortait énergiquement de ses draps sales et oubliait même sa cigarette matinale habituelle. Il prenait un bon petit déjeuner, une omelette, un thé. Il lui fallait des protéines pour tenir ses journées de répétitions. Être vif, dynamique, saisir rapidement son personnage, voilà tout ce qui l'importait. On lui avait trop souvent reproché sa mollesse, son manque d'envie. Jacques trouvait cela absurde, il n'avait pourtant souhaité qu'une seule chose dans sa vie. Quoi de plus beau que de monter sur scène. Le premier mois les éloges fusaient. « Quelle belle recrue que Jacques pour la compagnie. » Son charisme et son assiduité plus encore avaient conquis la troupe. Il était l'homme présent au bon moment. Il approuvait un bonheur plat, sans concessions et sans questions. Ce mois passait dans l'esprit de Jacques comme du vent sur les rochers. Un souffle, une fraîcheur apaisante qui érode à peine.

Début décembre, le froid commençait à agripper Paris. Ce soir là, Jacques rêvassait dans le RER B. Il se rendait chez ses parents, dans cette vulgaire maison de banlieue qu'il détestait. Revoir la

famille au complet, subir quelques réflexions sournoises, parler peu, sourire, faire la vaisselle après le dîner, une soirée qui le rendrait mal à l'aise. S'oublier un peu avant d'y aller pour ne pas être trop affecté par le manque de consistance qui allait le submerger. Se renseigner sur les activités de ses frères, élargir son point de vue, tenter de comprendre que la vie bourgeoise peut être agréable. Il pensait à tout cela le long de son trajet. Il arriva alors 3, allée du chemin vert devant cette maison cubique, le sourire aux lèvres dans un corps anesthésié.

La purée maison incluait des grumeaux froids et trop peu cuits, Julien avait perdu quelques cheveux de plus. Georges parlait avec ardeur du nouveau laboratoire pour lequel il travaillait corps et âme. La purée avait été préparée avec les pommes de terre du jardins, d'où ce goût si authentique, les premières pommes de terre du numéro 3 de l'allée du chemin vert. Ça changeait des carottes de l'an passé. Les enfants de Georges étaient partis le week-end dernier pour la maison de campagne de l'oncle Julien afin de décompresser entre deux examens. Clotilde et Thomas se destinaient déjà à un avenir radieux, ils continueraient à rendre fiers leurs parents en trouvant un poste stable en politique et en droit. Jacques avait toujours été insensible au bonheur de ses frères, mais ce soir de décembre il ne trouvait plus la force suffisante dans sa vie de comédien pour éprouver son dédain habituel envers ces vies préfabriquées. La jalousie, la jalousie le submergeait peu à peu, de minutes en minutes il suffoquait sous ce sentiment qu'il s'avouait alors. Eux, avaient dépassés leurs limites dans le travail et ne connaissaient pas la lâcheté. Le dur labeur n'était-il pas une marque de faiblesse ? Un moyen de combler le vide d'une âme trop creuse ? Le travail studieux était un acharnement perpétuel pour ne pas vivre torturé. Ils étaient finalement plus intelligents : une force, un courage pour vivre décemment dans une société ainsi faite ou toute opposition et marginalisation semblait vaine.

« De bons élèves cette année ? » lança Georges à Julien entre deux déglutitions.

« Une pas si mauvaise promotion, dit le frère cadet, mais je commence réellement à me lasser, je ne sais plus si l'enseignement est fait pour moi. A propos, félicitations Jacques pour ton nouvel emploi. »

« J'ai décidé de démissionner », répondit Jacques.